

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

L. d' AJOIE

Chronique du Collège

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 346-352

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Chronique du Collège

Le but du petit chroniqueur, chacun le comprend, n'est pas de donner ici des détails de notre vie ordinaire au Collège et au Pensionnat, vie essentiellement intellectuelle, morale et physique, renfermée dans un règlement qui vous prend à 5 h. du matin et ne vous laisse qu'à 9 h. du soir — et encore, à la condition que vous dormiez — et qui nous marque inexorablement toutes les heures de la semaine. Son travail, à lui, se borne à rappeler les petits incidents plus marquants, les petites excentricités survenues par hasard, les petits riens, récréatifs pourtant, qui en ont rompu la monotonie.

Donc, les 26 et 27 septembre, les vieux murs de la Royale Abbaye, qui, durant plus de deux mois, n'avaient entendu que les doctes conversations des RR. Chanoines, ces vastes corridors qui n'avaient répercuté que les langoureux aboiements de « Patou » et de sa fidèle compagne, les abords du collège et la grande Allée, dont les échos n'avaient été frappés que par le sifflement aigu des trains de Lausanne et de Sion, ces études, ces réfectoires, ces dortoirs enfin se remplissent d'un essaim de jeunes écervelés, de sages philosophes et de physiciens réfléchis qui eurent bientôt fait de mettre en fuite le silence et la monotonie.

Plus nombreuses que jamais, sont accourues les jeunes têtes avides de savoir ; presque tous les anciens sont revenus puiser la science et continuer leur éducation à l'ombre des vieux murs de l'Abbaye. Bien vite, on a franchi l'espace de la gare au collège, si déjà on ne prend pas la tangente ou si l'on n'oblique pas à droite. On dépose alors son petit baluchon en un coin, on cherche qui un ami, qui un compatriote, avec un empressement voisin de la fièvre. — « Bien passées ces vacances ? » — « Epatantes, et les tiennes ? » — « Chut ! je te le raconterai, mais pas maintenant, c'est trop long ! »

Et voilà comment les vieux amis renouent leur ancienne amitié qui redeviendra active durant l'année scolaire. Pendant ce temps les bleus, un peu ahuris de tels épanchements, essuient une dernière larme qui perlait au coin de l'œil. Timides, ils n'osent pas s'approcher de ces anciens qui discutent avec tant d'animation et qui leur paraissent être en pays de connaissance.

D'un visage moitié larmes, moitié sourire, ils attendent M. l'Inspecteur qui saura bien les caser.

Mais « quid novi sub sole ? » — Nihil — allez-vous me répondre. Eh bien, à la Royale il y en a du « neuf » et beaucoup, ou plutôt, c'est un bouleversement général, écoutez donc : heures de classes augmentées, professeurs changés, thème latin précieusement conservé jusqu'en 8<sup>e</sup> ; version grecque péniblement traînée jusqu'au III<sup>e</sup> étage et surtout... jours de congé sensiblement espacés. Enfin, armés de ce courage qui fait les braves, nous irons de l'avant quand même. Au ministère de Courten démissionnaire, a succédé le ministère de Werra. Ce n'est pas sans de sincères regrets que nous avons vu notre bon M. le Préfet nous faire ses adieux ; sa bonté légendaire restera gravée dans nos cœurs d'enfants reconnaissants.

Tandis que la nature se pare de son teint d'automne et que les feuilles jaunies, emportées par un vent « bien connu » à Agaune, tourbillonnent en folles cadences, tandis que tout autour de nous semble se mourir, ici au collège, tout a repris vie, la vraie vie d'étudiant. Et il n'y en a pas un, j'en suis sûr, depuis le cadet aux joues roses et fraîches jusqu'à l'aîné à la barbe naissante, qui ne sente en lui un puissant attrait pour l'étude. Je veux bien que les exceptions confirment la règle, mais rares sont ceux qui croupissent dans une ignorance volontaire.

Cependant pour animer cette vie qui, quelquefois, paraîtrait monotone, il nous faut des associations, des clubs, dans lesquels se distinguent des héros en leur genre. Le développement du Sport a fait naître parmi nous de zélés foot-ballers qui ne craindront pas, durant cette année, de se mesurer avec les équipes offensives. D'ailleurs, on peut déjà enregistrer une victoire à l'actif du II<sup>e</sup> theam, remporté sur le II<sup>e</sup> de St-Mauriceville... Quant à la I<sup>re</sup> équipe, elle ne paraît pas pressée de montrer ses prouesses, attendons, ce n'est pas sa faute. Un magnifique terrain lui a été offert par la générosité de M. le Procureur et de M. le Directeur du pensionnat. Un reconnaissant merci au nom du club « Helvetia ». Au club des grands, ajoutons celui des « Gosses » qui, tout gosses qu'ils sont, ne se laissent pas marcher dessus. Quant au club « Teutonia » je vous en parlerai plus tard. S'il faut la société pour mettre l'entraîn, et le bon, l'« Agaunia », section des Etudiants-Suisses, répond à l'appel. En effet, le 3<sup>me</sup> dimanche après la rentrée du collège, les Agauniens « in loco privato » se choisissaient un

comité. De peur d'être atteints par la loi Tullia, les favorisés de la fortune dédaignèrent toute brigue et toute cabale. Tout se passa dans un calme académique. Après la séance, on put féliciter les membres de l'heureux choix qu'ils avaient fait. En effet : A qui donc revenait la présidence, si ce n'était à notre vaillant Gilbert ? La vice-présidence fut confiée à M. Louis Kilcher, jeune homme à l'esprit sérieux et laissant lire dans ses yeux un brillant avenir. Le protocole fut remis entre les mains d'un grave philosophe, M. Qay-Crosier. La direction des jeunes « Fûchse » revient à M. Léon Rérat qui, en qualité de Fuchs-Major, saura, par sa verve accoutumée, faire régner la gaîté et le bon entrain.

Avec de tels hommes d'avenir, l'Agaunia fera son chemin, et toute cette jeune phalange d'étudiants, enrôlés sous les plis de sa bannière, ne craindra pas, à l'occasion, de montrer le pourquoi de son existence, ses opinions et ses croyances. Mais, noblesse oblige, le comité le savait bien : il fallut donc déterminer au but de promenade. Martigny emporta nos préférences et c'est là que dans une kneipe, faite en règle, les nouveaux gradés payèrent leurs galons à la satisfaction de tous les membres actifs et des membres honoraires qui nous tinrent compagnie.

Tout dernièrement, c'était au tour de la Congrégation de constituer son ministère. La Vierge Marie pouvait voir, en effet, groupés autour de son autel, ses enfants privilégiés, dans le recueillement et la prière, se choisir un personnel dirigeant. M. Romand, aussi digne que vénérable, fut élu préfet. Il sera secondé par deux assistants, MM. Haller et Frossard. Quant à la charge de sacristain, M. Mändly emporta les suffrages, lui qui a été formé auprès des maîtres de tact et de bon goût. Notre vénéré Directeur de la Congrégation sent sa tâche allégée par un tel choix et la Sainte Vierge doit se réjouir en voyant ses enfants animés de si bons sentiments de piété et l'amour filial à son égard.

Je ne passerai pas sous silence la vaillante fanfare qui, je l'espère, nous réservera des surprises durant l'année. D'ailleurs, oserions-nous en douter, quand nous voyons la baguette de direction tenue gracieusement par une main d'artiste... que dis-je ?... par un futur caporal trompette. En attendant, nous nous contentons de l'exécution des « potpourris » donnés avec brio par notre ami Calpini. Son instrument, dont les sons

charment les oreilles, est des plus primitifs, mais respectons-le, car pour beaucoup, il sert de gagne-pain.

Si de temps en temps, de l'étude des « Philos » on jette un coup d'œil sur le défilé des jeunes recrues, on se demande si vraiment, jadis, nous avons marché en tête du bataillon. Nous revoyons alors nos jeunes années où tout fièrement nous écoutions « rosam » au datif et « Domini » à l'accusatif; nous voudrions bien que cela ne fut pas, mais « scripta manent » ; les bases de nos piles de cahiers, tout criblés de traits rouges et bleus, attestent la vérité. Ah ! Rudimentistes d'antan, que de fois nous avons aspiré au grade de Physicien, eh bien ! maintenant nos galons tout frais cousus nous donnent droit à ce titre avec toutes les faveurs qui l'accompagnent. Et elles ne sont pas des plus minimales ; d'ailleurs, déjà on a pu les apprécier. Comme on est bien dans nos petites chambres ! c'est un vrai chez soi, aussi faut-il un coup de clochette de plus pour nous déloger. Quel délice de « bourrer son antique brûlot » avec un tabac pectoral dont les parfums ont déjà incommodé l'ex-surveillance. Et cependant comment ne plus se plonger dans un bain de fumée !

« Car chacun sait qu'ici la pipe est nécessaire  
« Pour pouvoir sans maigrir rester pensionnaire.

Mais si les faveurs abondent d'un côté, elles se font rares d'un autre. Vous savez déjà ce dont je veux parler. Oui, avec notre nouveau ministère, les congés ont été « sensiblement » diminués. Il paraît qu'on va nous mettre à la mode. Eh bien qu'on nous entrave !

Est-ce par économie ? Oui certes, répondriez-vous, si on allait puiser ses vacances à la dépense ; mais ce n'est pas le cas : un petit carré de papier seulement, avec le sceau du collègue, cela suffit.

Pendant, lundi, 28 octobre, nous étions au comble de la joie quand « enfin » on nous annonça la traditionnelle promenade des Raisins. Bien vite tout le bataillon fut sur quatre rangs, et fanfare en tête, nous voilà partis pour la ferme de Cries. Là-bas, nous attendaient des corbeilles débordant de fendant doré et de brun muscat qui rassasièrent même ceux dont les capacités sortent de l'ordinaire. Des jeux très bien organisés animèrent la prairie avoisinante. Le soir arriva naturellement trop tôt. Le cortège fut pourtant fort enjoué au retour. De joyeux rires clôturèrent la journée et chacun de se coucher dans l'intention de faire, le lendemain, « grasse

matinée ». Ah bien oui ! le son de l'inexorable cloche venait encore plus tôt que d'habitude faire mourir nos rêves de vingt ans. Il fallut obéir.

La journée fut laborieuse. Sur le soir, un bruit circule : « La guerre ! La guerre est déclarée ! Déjà on mobilise les troupes au Gothard ! » On s'accoste : « Dis donc, pioupiou, tu partirais, toi, si..... » — « Je comprends, mon cher, et parmi les premiers. Adieu alors les thèmes latins, les versions grecques, mes armes me sont plus chères que tous mes dictionnaires : peut-être au bivouac aurai-je en perspective quelques réminiscences du V<sup>e</sup> livre de Géométrie ? On vous racontera ça quand nous serons revenus. » — Mais revenus... il fallait d'abord partir, c'était bien la condition « sine qua non ». Eh bien non, nous ne sommes pas partis, c'était un faux bruit. L'uniforme italien n'est pas encore en mesure de se comparer à l'uniforme suisse.

Tout est resté dans le calme. Il le fallait bien, car arrivait avec toutes ses touchantes cérémonies la belle fête de la Toussaint suivie du jour des Morts. Deux messes, magistralement exécutées par le chœur d'hommes, dont la réputation n'est plus à faire, mirent dans le cœur de tous une ardeur plus profonde à imiter ceux dont nous célébrions la fête, et une charité plus prompte à secourir par nos prières les âmes délaissées du Purgatoire.

Cependant, pour passer une année entière dans la parfaite amitié de Dieu, il fallait faire provision de grâces et de bénédictions. La retraite nous fut offerte. Prêchée par un Père Jésuite, cette retraite ne pouvait que produire des fruits merveilleux dans chacun de nous. Et « l'élite » comme la « landwehr » et le « landsturm » sut préparer ses armes pour résister aux attaques que nous prépare l'ennemi toujours rôdant autour de nous. Quant à la réserve, c'est-à-dire nous autres, les vieux, elle a dû, ou du moins à peu près, trancher la grande question de son avenir.

Nous étions encore plongés dans ces saintes réflexions lorsque la traditionnelle promenade aux « châtaignes » vint nous en tirer. Agréable et joyeuse fut cette sortie, car M. le Procureur, le pourvoyeur de la grande famille, n'avait pas ménagé le menu qui rassasia tout le monde.

Les derniers verres s'entrechoquèrent en l'honneur de nos vénérés Inspecteurs, tandis que les Lycéens se répétaient l'un l'autre « A vendredi ! »

Qu'y avait-il donc de particulier ? Mais, c'était le 22 novembre,

fête de S<sup>te</sup> Cécile. Ce soir-là, il y eut réunion des différents groupes de la gent cécilienne au local ordinaire des séances d'alimentation, sous la présidence d'honneur de M. le Professeur Sidler. Orchestre, fanfare, chœur d'hommes, « Lycéania », toutes les sections rivalisèrent. Mais le « clou » de la soirée fut bien le « Venerabilis barba Capucinatorum », morceau exécuté à merveille par la « Lycéania », sous la direction expressive de notre vénéré Inspecteur, M. Hofmann. Petit fut le nombre, mais grande l'émotion de ceux qui sentirent leur barbe frémir à l'audition de ce morceau digne de Mozart, pas vrai, Henri ?

Une brisolée cuite à point, arrosée d'un crû nouveau, servit d'apéritif « indispensable » au souper du vendredi. Une franche gaîté anima tous les cœurs et chacun fut content d'avoir choisi pour la circonstance S<sup>te</sup> Cécile comme patronne.

Mais tandis que le nom de S<sup>te</sup> Cécile était sur les lèvres des musiciens, celui de S<sup>te</sup> Catherine était répété, de bouche en bouche, quelques jours après. Cette Sainte, en effet, est la patronne des philosophes, elle qui, à la fleur de l'âge, mérita de devenir la fleur des saintes, grâce à sa divine philosophie. Le 25 novembre restera une date mémorable, car ce jour-là S<sup>te</sup> Catherine fut joyeusement célébrée par ses disciples. Les Lycéens, ou la 7<sup>e</sup> et 8e littéraire, pour se conformer au modernisme, se dirigèrent du côté de Monthey, pour gravir ensuite le sentier étroit et abrupt qui conduit à Morgins. A nous voir, équipés de pied en cap, on nous aurait pris pour des « gentlemen » allant passer une saison d'hiver dans un des plus beaux sites de la Suisse. Mais tel n'était pas notre but, nous voulions seulement goûter les charmes que l'hiver offre aux « sportsmen. » Le jour avait été bien choisi ; tout contribuait à exciter notre admiration. Quel splendide panorama se déroulait devant nos yeux. Tout au fond, l'amphithéâtre des montagnes nous offrait un tableau incomparable, tandis que plus près de nous le massif du Midi nous montrait ses sept dents blanches. A notre gauche, une magnifique forêt de sapins rendus vénérables par une longue barbe blanche qui pendait de leurs branches. Et tandis que le bruit confus de la plaine ne provenait plus que par un faible écho à nos oreilles, nous arrivions au but de notre promenade. Les « pistes » de Morgins firent nos délices durant quelques heures. Luges, bobsleigh, traîneaux, tout fut mis à notre disposition. Mais le soir vint. Déjà la lune promenait son disque brillant.

Notre retour devait être des plus joyeux et des plus... dangereux ! — Holà... attention !... Tels sont les cris qui fendent les airs. — Appuyez à droite. — Un contour ! — Et nous voilà « dévalant » la piste de Morgins à Troistorrents. Quelle descente ! et surtout quel plaisir de se sentir emporté avec la vitesse de la flèche sur une neige glacée. Dieu merci, aucun accident ne vint troubler notre fête, et notre vénéré Inspecteur de circonstance, M. Chervaz, put se féliciter d'avoir passé une agréable journée avec ses « grands garçons » d'autrefois. Un cordial et sincère merci de la part de tous.

Livrés avec assiduité à une étude quelquefois rebelle, même aux meilleurs volontés, il faut que, de temps en temps, quelque artiste vienne déridier nos fronts. C'est ce qu'a compris notre cher et bon Monsieur le Directeur, toujours heureux de faire plaisir à ses « chers enfants ». Nous avons entendu un professeur de diction et vu un prestidigitateur qui nous charma par son habileté et sa dextérité. Tous deux recueillirent nos vifs applaudissements. Un merci à M. le Directeur de ces agréables et instructives soirées.

Et depuis, le travail a repris de plus belle.

Et le temps fuit... Le Chroniqueur, qui l'a oublié un instant, se tait après ce premier salut de la gent estudiantine d'Agaune et de ses maîtres dévoués.

L. d'AJOIE.